

Ouvrir l'œil, et le bon!

Au Casino Luxembourg: Igor Eskinja, installation*

Le Croate Igor Eskinja a le talent de nous faire croire à la mer là où il n'y a que poussière. En fait, que toutes nos certitudes ne tiennent qu'à un fil, l'artiste le prouve, avec humour.

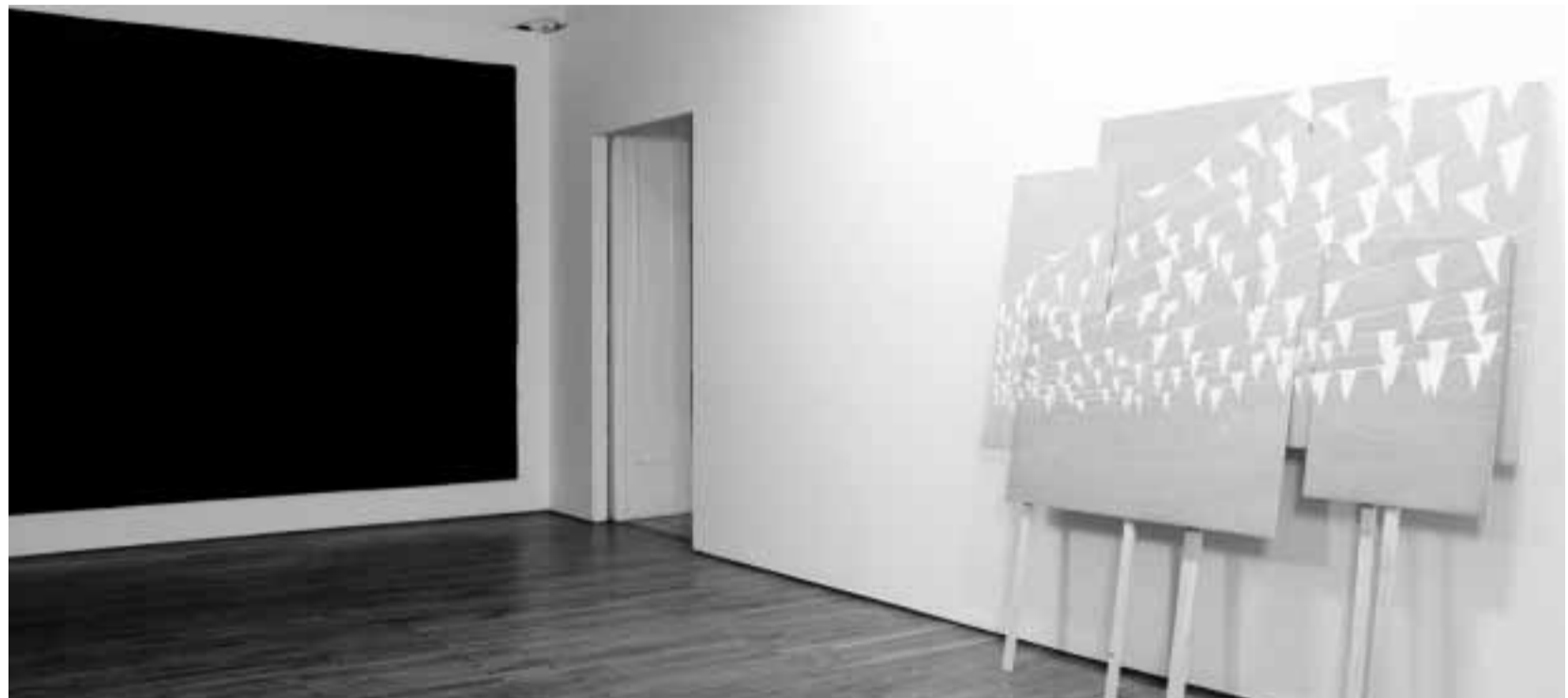
MARIE-ANNE LORGÉ

Il y a ceux qui ne dérogent jamais à la règle du «je ne crois que ce que je vois». En face, il y a les sceptiques adeptes du «je doute de ce que je vois». C'est selon. Selon le camp des disciples de saint Thomas ou celui des vrais faux passionnés de prestidigitation.

Le bon sens se situe entre les deux. Puisqu'il suffit en fait de fermer un œil ou de faire un pas de côté pour que toutes nos certitudes volent en éclat. En ces temps d'images manipulées, de discours biaisés et donc d'illusion généralisée, Igor Eskinja, né en 1975 à Rijeka (Croatie), fait office de réveille-matin, il nous invite à prendre conscience et à tester, expérimenter les petites manipulations - dont nous sommes nous-mêmes les marionnettes - qui mettent à mal nos vérités, malmènent nos assurances. L'invitation se fait sans douleur. Mais elle a l'heur de conditionner tout notre quotidien, stratégie politique incluse.

ILLUSION D'OPTIQUE

«Ce que nous croyons ne correspond pas toujours à la réalité.» La preuve par quatre. Quatre œuvres apparemment sans histoire: une photo de chaises vides mais colorées,



Igor Eskinja, «Absorbing monochrome», 2009 (mousse antibruit) et «Street Display», 2009 (panneaux en bois, courtesy de l'artiste et Federico Luger Gallery, Milan

un dessin (de fanions) sur panneaux superposés, une peinture noire, des plots cubes blancs sur un tapis bleu. Que Igor Eskinja, féru d'installation minimaliste, dispose aux quatre points cardinaux de l'espace - un espace appelé «Project Room», salle du rez-de-chaussée du Casino Luxembourg affectée à d'individuels et temporaires projets d'artistes. Rien de spectaculaire, sauf que la visite chavire nos sens en quatre coups de cuillère à pot.

Les œuvres n'auraient donc pas d'histoire. Pour exemple, les bleus de travail composant le tapis sont neufs. Impossible, donc, d'y raccorder une narration ou une impression. Sauf que ce bleu perçu de loin

comme une image de tapis se délite une fois que l'on s'en rapproche: c'est donc de près que le quidam distingue enfin, clairement, le puzzle des tabliers. En bref, tout est question de perspective. Et il suffit d'abandonner ce que l'on croit être l'angle de vue idéal pour que, du coup, l'illusion disparaisse.

À défaut d'histoire, les œuvres ont donc un lien. À lecture multiple. Non content, selon son positionnement ou sa déambulation dans l'espace, de ne plus parvenir à trancher entre œuvre d'art et simple objet décoratif - eh oui, le fond noir interprété à distance comme une peinture monochrome n'est en fait, une fois le nez dessus, qu'un mur re-

couvert de mousse antibruit -, le visiteur expérimente de surcroît l'absence ou l'attente. Il en va ainsi des panneaux de bois adossés au mur, avec leurs petits drapeaux blancs peints signalant, conformément à la convention du genre, l'imminence d'une fête publique.

Eh bien, dans ce cas, il suffit que le quidam se déplace d'un centimètre, pour que l'idée de rassemblement se dissolve instantanément: le public est parti... à moins qu'il ne soit pas encore arrivé.

Tout le travail est vrillé à la perception humaine, à ce qu'elle est éminemment fragile.

Si tout n'est donc bon que d'un seul point de vue, fonciè-

rement éphémère ou variable. Si, conséquemment, la réalité triomphe de l'image, ou vice versa.

Si, enfin, tout incombe à la seule intention du regard, l'individu - au travers des subtils détournements d'Igor Eskinja - en sort un peu moins mou-tonnier - «quand tout est inventé, il faut retrouver la vérité», écrit Antoine Bello - mais aussi un peu plus désenchanté, «découvrant que quelque chose qui paraissait possible s'avère ne pas/plus l'être».

* Jusqu'au 1er mars au Casino - Forum d'art contemporain, 41 rue Notre Dame, Luxembourg, Infos.: tél.: 22.50.45 et www.casino-luxembourg.lu

Ces belles étrangères

LuxExpo: 9^e Salon du livre et des cultures, du 13 au 15 mars

Ce «salon-là» est une vitrine des forces vives du mouvement associatif issu de l'immigration, existant dans le pays depuis 10 à 15 ans. C'est une vitrine exemplaire au niveau européen. Il reste 99 bonnes raisons de ne rater le rendez-vous sous aucun prétexte.

MARIE-ANNE LORGÉ

On l'annonce d'une grande ampleur, cette 9^e édition du «Salon du livre» initié par le CLAE, qui jouit désormais d'une aide communautaire permettant l'accueil d'écrivains représentant les pays tiers. Ils seront plus de 70, avec des têtes d'affiche du style de Tierno Monénembo (prix Renaudot 2008).

L'occasion serait-elle ainsi belle de brasser de la crème littéraire élitiste ou sélective? De composer un énième podium, commercial ou non, en hommage à mère Littérature?

Certes non, ce «salon-là» est né et reste étroitement lié à la culture populaire, aux débats et questions sociales ou politiques charriés par le militant «Festival des migrations, des cultures et de la citoyenneté» qui vivra, en même temps et dans le même lieu, son 26^e printemps. Il n'empêche: le «Salon» réfléchit parfois à son autonomie; en tous les cas, pour ne pas trancher, il s'installera - comme l'an passé - dès l'entrée du vaste LuxExpo (Kirchberg) comme une sorte de «passage obligé».

Le «Salon du livre» milite donc aussi mais «c'est une militance de la relation». «On y rétablit une certaine justice culturelle», disent les organisateurs. Avant d'être une femme de ménage, Arena (nom d'emprunt) «est d'abord un être pourvu de racines, en l'occurrence capverdiennes». Ou, selon Henning Mankell, «nous savons tout de la façon de mourir des Africains et presque rien de leur façon de vivre». Ou encore: «Que sait-on, hormis la faune, la flore, la gastronomie et le fait de battre des mains pour chanter ou se réchauffer?» -, «on pose

donc cet acte de légitimer les autres cultures à travers le Salon» qui est un lieu de langues et d'écritures. C'est parfois la colère qui pousse à écrire.

DÉSIR D'HUMANITÉ

Impossible dès lors de dissocier livre et cultures. Le «Salon» cultive donc ces deux dimensions jumelles et veille à huiler le mouvement perpétuel, à ne jamais oublier le va-et-vient entre le pays d'accueil (il y a tant à apprendre de l'hôte) et le pays d'origine (enrichir non pas gommer, non pas adouber l'acculturation).

En ces temps de réactivation de la peur de «l'Autre», en (économique) contexte de mondialisation, le «Salon» affiche un désir d'humanité et conjugue le métissage à tous les modes. La conjugaison commence par les jeunes: plus de 300 lycéens sont attendus le 13 mars, à 08.30h et 11.00h, invités à slamer (en compagnie du champion du genre, Danny Sherrard), à écrire (atelier modéré par l'écrivain belge Xavier Deutsch), à improviser.

Le «Salon 2009» - qui, on l'aura compris, n'a rien d'une foire des immigrés ni d'un bazar exotique - fait le plein de maisons d'édition («Paroles de Lorrains», pour exemple, permettra de (re)découvrir *Debout les damnés de la terre*, un texte de Guy-Joseph Feller dédié à Louise Michel, incarnée au théâtre par Marie-Claire Clausse - rencontre organisée par le Centre culturel français 14 mars). Et d'associations menant un travail sur le livre et l'écriture. C'est ainsi, autre exemple, que «Rêve d'Afrique» suscitera un débat, le dimanche 15 mars, dès 14.00h, salle 3, sur *la littérature africaine et l'exil...* avec rien que du beau monde: Jean Divassa Nyama (Gabon), Cheick Oumar Kanté (Guinée/France), Abdoulaye Diallo (Sénégal/ France) et **Tierno Monénembo**. On va se bousculer!

Le programme est plantureux. Il est déconseillé de tout voir, de tout savoir. Le site du Clae vous informe clairement sur tout*, des dépliants circulent... l'enthousiasme fera le reste. Il y aura des séances de signatures dans les stands, des ar-

bres à palabres et autres rencontres publiques à foison, balisées notamment en aire hispanique ou balkanique. Le samedi 14 mars, à 15.30h, salle 3, l'horizon sera lusophone avec Luandino Vieira (Angola), Amílcar Bettega (Brésil), Joaquim Arena (Cap-Vert) et José Jorge Letria (Portugal). Simultanément, une discussion s'engagera avec l'auteur iranien **Dariush Baradari**.

Le tout sans compter la table ronde du 14 mars (19.00h), réunissant, autour du déracinement, des retrouvailles, de la langue maternelle, de la transmission et cetera, entre autres **écritures et voix féminines**, Alicia Elizundia Ramirez (Cuba), Juliette Smeralda (Martinique), Teresa Ruiz Rosas (Pérou) et Laura Tared (France). On vous en dit plus dans notre édition prochaine. Le chapitre est loin d'être clos... puisque le «Salon» a la bonne idée de se décentraliser, à Esch, à la Kufa, le jeudi 12 mars (19.30h), le temps d'autres palabres, sous la houlette de Jean Portante.

* Infos: www.clae.lu